

JUILLET 89
FRANCE 25 F
N° 6

max

**New York :
la boxe est
leur dernière
chance**

&

**Mathilda May
Joe Jackson
Claude Nougaro**

DAHO

**"Ceux que j'aime
sont des
personnages de la nuit"**

M 2661 - 6 - 25,00 F



3792661025009 00060

E T I E N N E

DAHO

Le temps d'un week-end à Rome, Étienne Daho n'est jamais revenu à Rennes. Fini l'adolescence, le doute. Au cœur de la ville, Paris, dans la maison de Buffalo Bill, il parle de son autre vie, de cette bascule entre le succès et la nostalgie. Lui qui aime tant les sixties, la pop, les idoles et l'Angleterre. Londres, ultime étape d'un homme tranquille, ex-fan de la nuit devenu matinal. Daho d'hier et aujourd'hui mais qui se refuse à parler de demain.

par Patrick Rémy - Photos Marc Lebon

*Le jour où je t'ai trouvée là
J crois pas qu'j'avais la baraka
J'ai été séduit par ton air de gavroche
Le chapeau sur un œil et les poings
dans les poches*

(Va-t'en)

Ils sont tous là, comme d'habitude : les nouveaux, les anciens et les éternels étudiants. Il fait beau ce jour-là sur Rennes. Étienne a rejoint ses amis, au fond du bar, près des flipers. Le jeune homme est étudiant en Arts Plastiques ; une occupation comme une autre pour un dilettante né qui adore être au courant de tout : « Dantzig Twist » le premier album de Marquis de Sade — un groupe rennais justement — il l'a déjà écouté. Il raffole aussi des bouquins rares, confidentiels. C'est sa manière d'être marginal, de vivre avec les autres et loin des autres.

« Ça va ? »

« Ça peut aller. »

Le jeune homme n'est pas bavard. D'un mouvement de tête, il rejette machinalement la mèche qui lui masque un œil. Il y a chez Étienne un côté ténébreux, un air de faux-dur ; mais il serait plutôt du genre timide. Même s'il se déchaîne parfois

sur les Talking Heads, Suicide ou les B52's... Étienne n'en est pas moins, au fond, un garçon calme ; d'autant plus calme d'ailleurs que ses études l'ennuient. Désormais c'est l'anglais qui l'attire. Une langue qui convient mieux au rock. Étienne travaille chez lui entre deux virées dans un bar à la mode, ou dans une boîte, histoire de refaire le monde à chaque fois. Il écrit quand ça lui chante. Mimique complice du voisin d'Étienne : — Regarde discrètement à droite. Trois jeunes femmes sont installées à l'une des tables voisines. Parmi elles une brune superbe, secrète, un air de gavroche. Elle participe peu à la conversation. Elle n'a pas de violents éclats de rire comme les autres. Elle a l'air de s'ennuyer, le chapeau sur un œil et les poings dans les poches. Étienne a jeté quelques pièces de monnaie sur la table. Il est déjà dehors, la pluie commence à tomber. Il s'en fout ; cette fille l'obsède déjà. Encore faut-il l'aborder, le lui dire. Mais comment faire ? Cette fois il tient la solution. Sa première chanson sera pour elle... « Elle s'appelait "Va-t'en". Les paroles me sont venues comme ça. Tout ce que je voulais,

c'était la séduire. Dans la foulée j'ai écrit d'autres choses. Le 14 juin 1979, je suis monté sur scène pour la première fois. C'était horrible ! J'ai enregistré des maquettes. Un jour je suis allé à Paris pour les faire écouter. Thierry Haupais, le producteur de Marquis de Sade, venait d'entrer chez Virgin. Il m'a présenté un éditeur musical, Philippe Constantin. J'ai signé. Quand « Mythomane » est sorti, en novembre 1981, j'ai reçu le disque par la poste. Je suis allé le chercher anxieux. Je l'ai regardé toute la journée... Quand je l'ai écouté le soir, j'étais très déçu. C'était désespérant. » Un disque malhabile, un flop, il s'est vendu à 1 000 exemplaires. « À l'époque j'étais très timide. J'avais peur de faire de la promotion. J'avais supplié mon manager de ne pas me faire faire des concerts.

*De pleurs en frimes, Paris déprime,
Saint-Germain s'illumine*

*Se fondre à la foule, dans la ville aux
rencontres faciles*

*Je n'fais guère attention, les dessins
qu'j'ai dans ces cartons*

Sont mon unique passion

L'Art est ma raison.

(Paris, Le Flore.)

« Pop Satori » un troisième disque, second succès, première déprime.

« Le succès m'a complètement bouleversé. Je n'étais pas prêt à devenir tout d'un coup quelqu'un de populaire. J'ai craqué, je n'étais pas sûr d'en avoir envie. Je n'ai pas envie de bouffer le monde... Puis je me suis dit que le succès était extérieur à moi. Il le sera toujours ; ce n'est pas moi qui le décide. Quand j'ai compris ça (ce n'était pas évident), j'ai retrouvé mon moral ; j'ai eu de nouveau envie de chanter, alors qu'un mois avant, j'étais prêt à tout abandonner ! »

Et voilà Daho le Breton happé par Paris. « J'ai souvent eu la nostalgie de mes vingt ans et de ma ville natale. J'avais l'impression qu'une époque était révolue ; une époque où tu poses tous les jalons de ton avenir. C'était un moment exceptionnel avec des projets plein la tête, la fête tout le temps et l'insouciance !

La jeunesse est magique, c'est un luxe. C'est ennuyeux de se voir vieillir car on te pardonne moins. Moi je suis toujours aussi insouciant, je ne sais pas ce qu'est l'argent ou l'heure, et je n'ai pas envie de le savoir ! J'aimerais retarder le plus longtemps pos-



u départ on pensait que mon public était branché. Il s'est beaucoup élargi maintenant. Il va de 15 à 30 ans. Le rock c'est la fraîcheur, l'innocence, l'émotion.

sible ces années d'insouciance... En tout cas je ne regrette rien, ou alors des choses mineures. Simplement je vis un peu à Paris comme je vivais à Rennes : toujours entouré de gens qui font de la musique comme moi. Je me sens parmi eux comme un solitaire accompagné. Ce sont des amis. Avec eux tu ne te poses pas de questions, tu as le sentiment qu'ils seront toujours à tes côtés. Un disque c'est une alchimie musicale. Tous mes disques sont des disques d'amis.

Il les reçoit chez lui à Montmartre dans une vieille bâtisse du début du siècle qui appartenait à... Buffalo Bill. Daho y mène une existence différente comme sur la pochette de son dernier disque "Pour nos vies martiennes", signée Guy Pellaert, l'auteur d'un livre plutôt mythique, "Rock Dreams". Il y tourne délibérément le dos aux fêtes du passé en compagnie d'un personnage qui ressemble à James Dean. Finie la fureur de vivre. Adieu l'image du play-boy noctambule ! « J'ai changé de vie, avant je brûlais mon énergie dans la nuit, dans une vie privée chaotique. Les rencontres de passage étaient un refuge, maintenant je redécouvre le matin, mais il est certain que les gens que j'aime sont des personnages de la nuit. »

D'Alan Vega du groupe Suicide à Syd Bar-



rett, le fondateur du Pink Floyd qui a sombré dans la folie ; de Lou Reed à John Cale tous peuplent son imaginaire... « C'est vrai que certains représentent un monde peu reluisant où se mêlent l'alcool, les matins blêmes, le cuir et la drogue. On ne peut pas demander à un artiste d'être un modèle de moralité, un gentil intersidéral. Moi je n'ai jamais aimé la drogue j'ai toujours eu horreur de perdre le contrôle ; c'est une angoisse épouvantable. À 14 ans j'ai pris un acide, pendant deux jours je suis resté en l'air. L'horreur ! J'ai essayé d'autres trucs, mais c'est vraiment pas pour moi ! »

Loin de cette époque, Daho s'est activé sur tous les fronts. Il a relancé des noms, produit des jeunes groupes dont certains sur son propre label Cupecoy, le nom d'une plage antillaise. Il y a tâté, aussi, du cinéma : dans « Jeux d'Artifices » de Virginie Thévenet ou « Désordre » d'Olivier Assayas, de la biographie, celle de Françoise Hardy avec Jérôme Soligny. « Mon public est androgyne. Il y a autant de filles que de garçons, plutôt beaux en général. Au départ, on l'a dit branché. Je n'aime pas ce mot. Il s'est beaucoup élargi maintenant. Il va de 15 à 30 ans. Le rock, c'est la fraîcheur, l'innocence, l'émotion. Je crois que les gens viennent me voir pour être touchés, pour vibrer mais pas pour analyser mes paroles, ou telle ligne de basse ! Le rock me déçoit souvent maintenant. Il est devenu trop intello. »

Garden party, Londres soixante-dix, jet society dont j'ai fait partie

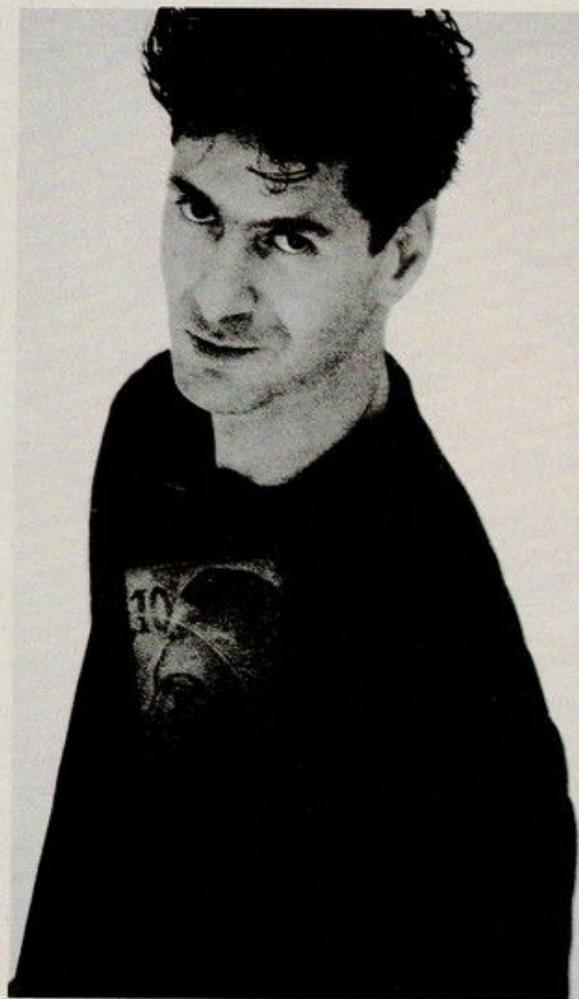
Été soixante-six tout le monde jerke, Way back.

Dans le swingin' london, London Swingin'

(Swingin' London)

Étienne s'est réveillé tôt, vers 10 h. Il prend son petit déjeuner, avec des amis en forme et rasé de près. Une dure journée l'attend : interview, séance photo. Il ne connaît pas le programme par cœur ; il aurait même tendance à l'oublier... La veille, il triomphait au Marquee, le célèbre club londonien, un concert sold-out, un succès facile mais symbolique. La nuit s'est finie dans une boîte de nuit londonienne à la mode. Avec du papier peint sur les murs, des scènes de chasse !... Les cavaliers vibraient au rythme de la House Music. Dans sa chambre de l'hôtel Colonnade, son pied-à-terre londonien, il reçoit quelques fans : le contraire des hystériques ; des adolescents, simple-

ment, qui apprécient sa musique. Ils ont traversé le Channel pour le rencontrer. Au cours de l'entretien ils parleront d'eux, de leur vie lycéenne, de musique, de Londres. Étienne les écoute attentivement, répond... Cela lui rappelle deux ou trois souvenirs. « À 15 ans, j'étais parti travailler à Manchester, dans un hôtel. Je voulais gagner de l'argent pour me payer une mobylette, m'acheter des fringues et des disques. Je m'y suis senti à l'aise tout de suite. Normal ; quand on vient de la "Petite Bretagne". » Depuis, il retourne régulièrement outre-Manche ; il y a enregistré ses deux derniers disques. Ce qu'il aime dans Londres, c'est une certaine sim-



quand je vais à un concert, les gens se demandent ce que je fais là. Pour eux, je suis un chanteur populaire, qui n'est pas à sa place... Je veux qu'on me foute la paix, et danser avec la foule.

plicité, un parfum d'anonymat.

« À Paris quand je vais à un concert, les gens se demandent ce que je fais là. Ils me regardent, me dévisagent. Pour eux, je suis un chanteur populaire, qui n'est pas à sa place... Je veux que l'on me foute la paix, je veux faire comme tout le monde ; être au premier rang et danser. Idem dans la rue. Parfois je suis obligé de porter des lunettes noires et un chapeau pour passer inaperçu. Ici à Londres je suis tranquille. Les découvertes sont permanentes. Ça me ressource mentalement ! Et puis il y a une excitation que je retrouve nulle part ailleurs. À New York je n'y vivrai pas. Trop dur. En revanche j'aime bien l'Italie, mais je trouve les Italiens trop démonstratifs. »

Et maintenant ? Étienne va partir seul, n'importe où, avec une machine à écrire et des livres.

« Avant je faisais une overdose de bouquins, un vrai refuge. Depuis dix ans je n'ai quasiment rien lu, sauf quelques best-sellers. J'ai de nouveau cette soif de livres. À côté de chez moi il y a une librairie au nom magique, "Le voyageur immobile". J'ai dit à la libraire : je n'ai pas lu pendant dix ans ; commandez-moi les vingt livres qui les ont marqués. Je les lis petit à petit, j'ai déjà avalé toute l'œuvre de John Fante ; de la littérature indienne aussi. Écrire un bouquin ? Je n'y pense pas du tout. J'aime trop le format chanson. Une chanson c'est une bonne baise entre la musique et les paroles. Mes textes sont simples mais ils contiennent de nombreux tiroirs ; des trucs que je n'expliquerai jamais sauf peut-être à quelques intimes. Et encore ! Un jour, je redeviendrai un inconnu, je le sais. Dans l'ano-

nymat on peut faire beaucoup de choses. J'ai eu une vie dix fois plus forte que la moyenne. Un jour, qui sait, je serai un père de famille peinarde. Ça ne me dérange pas, au contraire. Le futur ne m'intéresse pas, car tout peut arriver. » □

Sur le poster Étienne Daho porte une chemise noire Radius et une à carreaux roses et noirs Kensington Market, un manteau Jean-Paul Gaultier p. 91, un T-shirt Junior Gaultier et une chemise Radius jaune et noir p. 92, une chemise verte Jean-Paul Gaultier p. 93, et sur la couverture un T-shirt Yohji Yamamoto et une veste noire Rosé Marce. Stylisme Iain R. Webb, coiffure Cuts (Londres).

